

Un véhicule de propagande pour les forces nationalistes

Manon Poulin

Number 103, Fall 1996

Les valeurs dans la littérature pour la jeunesse

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58566ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poulin, M. (1996). Un véhicule de propagande pour les forces nationalistes. *Québec français*, (103), 62–65.

Un véhicule de propagande pour les forces nationalistes

Tout comme « l'autre » littérature,
la littérature de jeunesse d'avant 1950
était un reflet assez fidèle de
l'idéologie dominante

par Manon Poulin *

Trop souvent, on a tendance à vouloir étudier la littérature de jeunesse comme une littérature marginale, parce qu'elle a longtemps été dévalorisée, considérée comme un sous-produit ou une sous-littérature. On a cru pouvoir l'étudier comme un tout homogène, imperméable et isolé, ayant évolué en vase clos, coupé de la littérature destinée à un public lettré, la « vraie » littérature.

Pourtant, les liens entre, d'une part, la littérature de jeunesse et l'édition d'une époque et, d'autre part, son contexte politique et socio-culturel sont réels et très présents. La littérature de jeunesse, jusque dans les années 1950, s'est littéralement mise au service de courants idéologiques de son époque. Le nationalisme qui a marqué la littérature québécoise de l'entre-deux-guerres a aussi donné le ton à la littérature pour la jeunesse, qui n'a jamais évolué en vase clos et qui n'a jamais été exempte des influences extérieures, politiques, culturelles et sociales. Par ce fait même, la jeunesse a reçu, par le biais de cette littérature, un « enseignement national » assez structuré.

Une littérature nationale et... nationaliste

La littérature du début du XX^e siècle ne peut être dissociée du mouvement d'urbanisation et d'industrialisation du Québec de cette époque. Les changements sociaux majeurs apportés par le nouveau développement économique amènent une valorisation de la culture traditionnelle canadienne-française. Alors que commence à s'effectuer une migration de plus en plus importante de la population de la campagne vers la ville, une certaine production littéraire vante les mérites du travail agricole et de la vie de campagne en dénonçant la « perversion » de la ville et de sa vie industrielle. La littérature pour la jeunesse, qui prend son essor dans les années 1920, n'échappe pas à ce courant idéologique. En fait, il est même possible de dire qu'en quelque sorte il en découle.

Selon Maurice Lemire¹, au début du XX^e siècle, le Canada français veut combattre deux ennemis principaux : l'athéisme venant de France et la civilisation industrielle. Par cette lutte, il défend en fait sa survie. La civilisation industrielle risque de noyer la culture canadienne-française en détruisant le noyau qui perpétue la tradition : la famille (et, à plus grande échelle, la paroisse). L'urbanisation laisse planer une nouvelle menace d'assimilation. Le clergé risque de perdre le pouvoir et la mainmise qu'il exerce sur le peuple puisque cette puissance lui vient de la stabilité traditionnelle, du réseau des villages et des paroisses fermées sur elles-mêmes. Le seul moyen de contrer cette menace : prôner le retour à la terre, vanter la pureté du monde agricole au détriment de la ville et de ses industries. Le monde littéraire des premières décennies de ce siècle se trouve imprégné par la propagande de cette idéologie et « l'idéalisation de la vie campagnarde, posée comme modèle à atteindre, demeure l'objectif premier de la plupart des romanciers² ». C'est ainsi que l'on assiste à une mobilisation des forces nationalistes contre les bouleversements sociaux.

De son côté, la littérature pour la jeunesse se présente comme le moyen idéal de rejoindre toute une génération de petits Canadiens français. Elle apparaît comme le meilleur véhicule pour inculquer à ces citoyens de demain les idées chères à l'élite intellectuelle (et religieuse) du temps.

Le livre pour enfants, reflet de l'idéologie dominante

Le besoin et la nécessité de donner aux jeunes des livres canadiens font l'objet d'un large consensus dans la société canadienne-française. Entre 1900 et 1960, nombreux sont les plaidoyers destinés à promouvoir la création d'une littérature de jeunesse nationale. Il semble évi-

dent pour tous que la jeunesse canadienne-française doit lire des livres canadiens-français qui stimuleront son sens patriotique et lui feront aimer son pays. Surtout, ces livres offrent une solution de rechange à l'immoralité des magazines américains et au dépaysement des ouvrages européens.

Dans un article qu'il consacre aux collections de livres de prix publiés par Beauchemin (à partir de 1912), François Landry en arrive à la constatation que « l'école, par la distribution des livres de récompense, est un dispositif de régulation idéologique et "nationale" »³.

Nous voyons un exemple de la concrétisation de cette volonté de propagande dans les paroles, par exemple, d'un Albert Lévesque qui affirme, en 1934, que le livre pour la jeunesse doit former les nationalistes de demain :

*Mais il faut, de toute rigueur, recourir au livre canadien si l'on veut que notre jeunesse étudiante s'intéresse, au sortir de l'école, aux problèmes nationaux qui réclament ses services et soit préparée à les résoudre avec clairvoyance. S'il est une science essentielle, c'est-à-dire du milieu où l'on vit, du pays dont on est citoyen, des êtres et des objets qui l'animent, des joies et des souffrances qui l'agitent. Or, qui, mieux que les livres conçus et rédigés par l'élite de nos écrivains, peut communiquer aux générations montantes les éléments de la science et de l'amour de notre pays ?*⁴

Comparons ces propos à ceux d'un auteur et éditeur de l'époque, Eugène Achard, qui affirme être devenu écrivain pour la jeunesse à cause du manque de livres canadiens et dans le but d'aider à franchir

*le grand pas qu'il nous reste encore à faire pour donner à nos élèves une littérature enfantine canadienne, c'est-à-dire qui satisfasse à la fois leur esprit et leur cœur, qui forme en eux le citoyen de demain*⁵.

Achard défend la thèse selon laquelle il est nécessaire que les livres que lit la jeunesse soient d'ici. Il affirme de plus que,

*même bon, même bien écrit, le livre de France nous est funeste parce qu'il nous dénationalise, il nous empêche d'être nous-mêmes et de notre pays. N'étant pas adapté à notre mentalité, à nos idées, aux choses qui nous entourent et à nos préoccupations nationales, il nous infuse une âme coloniale, ennemie du vrai patriotisme*⁶.

L'entrée massive, entre 1925 et 1965⁷, de livres canadiens dans les écoles primaires du Québec a sûrement eu un impact populaire qu'on ne peut négliger. L'idéologie et les convictions qui y étaient prônées ont été largement diffusées au Canada français. Par la publication de livres inspirés de l'histoire du Canada et par la valorisation qu'ils ont faite de ses héros, les écri-

vains pour la jeunesse ont certainement contribué de façon importante à la « propagande nationale ». La majorité des livres de l'époque avaient tous les critères requis, en effet, pour former des « citoyens de demain » ayant une « conscience nationale ».

Les années 1930

La production littéraire : l'histoire, d'abord et avant tout

Au début, c'est le roman historique qui est le plus exploité dans la littérature de jeunesse et ce phénomène se remarquera jusqu'aux années cinquante.

*Le mouvement commencé, d'autres écrivains, pionniers eux aussi, se mirent à écrire spécialement pour les enfants, la plupart de ces auteurs s'efforçant de donner à leurs travaux un caractère historique plus ou moins prononcé*⁸.

Cette popularité du récit historique était presque inévitable dans le contexte de l'époque. Comme nous l'avons déjà souligné, les années vingt sont marquées, au Canada français, par toutes sortes de manifestations du mouvement nationaliste qui voit, dans l'histoire du Canada, une force et un point d'appui, une justification à sa lutte. Puisque les ancêtres ont travaillé si fort pour bâtir un pays, pour protéger des traditions, une langue, une religion et une culture, il faut que la race canadienne-française soit sauvegardée. Le recours à l'histoire des « héros de la race » est un thème obligé de la littérature de cette époque et non seulement de la littérature de jeunesse.

Du côté de la littérature pour la jeunesse, plusieurs collections visent à promouvoir l'épopée canadienne et ses héros. De nombreux titres racontant l'histoire du Canada se retrouvent dans des collections aux noms significatifs. À la Librairie générale canadienne, Eugène Achard relate les débuts du pays dans la collection *Romans et légendes historiques* (*Aux temps des Indiens rouges*, 1934, *Aux quatre coins des routes canadiennes*, 1939, *La fée des érables*, 1936, *Les contes du Saint-Laurent*, 1938, *Les contes du Richelieu*, 1938, etc.), ou dans la série de six volumes racontant *La grande épopée de Jacques Cartier* (1931-1935). Aux Éditions Albert Lévesque on publie, pendant cette décennie, des romans historiques de Marie-Claire Daveluy, *L'épopée canadienne* de Jean Bruchési (1934), *Le Canada par l'image* de Benoît Brouillette (1935), ainsi que plusieurs œuvres à caractère historique de Marguerite Taschereau-Fortier (Maxine). Chez plusieurs éditeurs, on relate aussi la vie des héros de l'histoire du Canada (Jacques Cartier, Jeanne Mance, Pierre d'Iberville, Denis de Vitry, Marguerite de Roberval). Plusieurs contes et légendes se réfèrent aussi au folklore canadien.



DENIS CÔTÉ

Vous croyez que la science-fiction est tout à fait décrochée de la vie ordinaire ? Que vous allez vous ennuyer à lire des choses incohérentes qui ne vous toucheront pas ? Avouez que c'est l'une des conceptions qui font que la littérature de science-fiction n'est pas très populaire. Mais avec Denis Côté, vous allez vivre « la vraie vie » en anticipant des développements dans le futur. La série « Les Inactifs » met en vedette Michel Lenoir, le meilleur joueur de hockey au monde. Le monde est en chômage, seuls quelques privilégiés ont droit au travail (cela évoque-t-il une situation connue ?) et Michel Lenoir est de ceux-là, jusqu'à ce qu'il prenne conscience de cette terrible réalité et se révolte contre les tenants du pouvoir. Où cela va-t-il le mener ? Et où cela va-t-il vous mener ? Visitez aussi *Le parc aux sortilèges*, avec son jeune héros Maxime, et risquez une *Descente aux enfers* dans le monde des sectes. Bien sûr, ce n'est que de la science-fiction...



HÉLÈNE VACHON
Somerset est tout un numéro. La vie devient si compliquée parfois, que ce soit pour attendre l'autobus au *Sixième arrêt*, ou bien pour déterminer qui est son *Plus proche voisin*. Suivez les raisonnements tordus de ce petit malin. Jean-Pierre Davidts Des contes modernes à s'en poulécher les moustaches avec *Les contes du chat gris* et *Les nouveaux contes du chat gris*. Écoutez la belle histoire du chat Griffes d'or et apprenez comment le Nil est devenu un cours d'eau si imposant à cause d'un crocodile...

MARIE-LOUISE GAY
Depuis une vingtaine d'années, sa palette de couleurs éclatantes anime les enfants turbulents et débordants de vie qu'elle nous présente. Comment ne pas vivre avec eux la *Magie d'un jour de pluie*? Comment ne pas trembler devant le fil-de-fériste qu'est devenu Charlie dans *Le cirque de Charlie Chou*?

Les jeunes lecteurs des années 1930 sont donc nécessairement influencés (ou du moins rejoints) par la propagande nationaliste qui occupe une place prépondérante dans leur littérature.

LES ANNÉES 1940 Les effets de la Deuxième Guerre mondiale

Les premières années de la décennie 1940 sont marquées par la Deuxième Guerre mondiale qui sévit en Europe. Ici, cette guerre a entraîné des conséquences importantes dans l'évolution du livre pour la jeunesse. La situation particulière engendrée par la difficulté d'approvisionnement en livres européens a eu un impact considérable auprès des éditeurs et sur la littérature d'ici. D'une part, le milieu éditorial québécois se tourne vers la manne que représentent l'édition, la réédition ou la réimpression de livres français. D'autre part, privé de ses livres français, le lectorat se tourne alors plus facilement vers la littérature nationale, ce qui encourage l'édition d'auteurs canadiens-français. La jeunesse jouit alors d'un contact plus étroit avec une littérature qui présente un cadre canadien-français en évitant le dépaysement culturel des livres français.

Au milieu des années quarante, la fin de la guerre engendre des difficultés non négligeables. L'édition québécoise pour la jeunesse fait face à de nombreux problèmes. Plusieurs articles de l'époque en témoignent, la concurrence étrangère et les conditions spécifiques au Québec placent le livre de jeunesse québécois dans une situation défavorable. Les coûts liés à la production de livres illustrés sont élevés et le public potentiel est mince et dispersé sur un immense territoire. Face à la France, par exemple, qui produit à grand tirage de fort beaux volumes, le Québec présente un mauvais contexte aux éditeurs. Les livres produits coûtent plus cher ou sont moins attrayants que les importations européennes.

Encore une fois, les liens entre la littérature pour la jeunesse et celle qui est destinée au grand public sont étroits. En effet, la situation n'est pas difficile seulement dans le premier cas, mais aussi pour les maisons d'édition littéraire. En fait, ce sont les éditeurs scolaires qui s'en tirent le mieux. Dans le milieu éditorial, la fin de la guerre entraîne une période de crise. En plus de se voir retirer leurs droits de reproduction d'ouvrages européens, les éditeurs québécois voient le marché envahi de nouveau par les livres des éditeurs français, qui ont repris leurs activités. Comme le souligne Jacques Michon dans *L'édition littéraire au Québec, 1940-1960*, avec la fin de la guerre « s'achève une ère de prospérité économique⁹ » pour le milieu éditorial québécois. Une douzaine de maisons d'édition ferment leurs portes entre 1946 et 1949.

Un seul groupe d'éditeurs réussit à survivre à la crise : les éditeurs de manuels scolaires.

Malgré la situation particulière de cette décennie, une certaine continuité s'observe dans le livre pour la jeunesse : en majorité, on lui accorde toujours le même rôle de propagande, celui de former les citoyens de demain, fiers de leur pays, de son histoire et de sa culture.

Les genres et les collections

Dans les années 1940, le domaine historique domine donc toujours. Certaines collections témoignent de cette consolidation du courant de valorisation de l'histoire qui s'est amorcé dans les années 30. Guy Lavolette, par exemple, avec sa collection *Gloires nationales*, contribue, par le biais de la biographie, à valoriser les figures historiques. Maxine fait de même avec la collection *Histoire du Canada pour les tout-petits*. Chez Beauchemin, cette décennie voit naître des collections qui portent le nom de héros nationaux : *Montcalm*, *Maisonnette*, *Dollard*, ou mettant l'accent sur l'histoire ou l'appartenance au pays : *Romans historiques*, *Bibliothèque canadienne*. À la maison Granger, on retrouve aussi une collection du nom de *Bibliothèque de la jeunesse canadienne*.

Cette décennie est également marquée par l'arrivée dans le monde de la littérature de jeunesse de Tante Lucille et de ses célèbres contes. Ce genre est aussi exploité par d'autres auteurs occupant une place importante de la production de cette période. Comme le roman historique, le conte offre habituellement comme toile de fond un décor « canadien-français ». Cet aspect est encore apprécié par la critique.

Les années 1940 offrent ainsi une certaine diversité au lectorat tout en le maintenant dans un courant nationaliste assez évident. La première moitié de la décennie est favorable pour la littérature de jeunesse d'ici et permet au lectorat un contact plus étroit avec une littérature qui présente un cadre canadien-français. Cette période permet aux auteurs de rejoindre la jeunesse et de poursuivre, en grande partie, le travail de « propagande idéologique » commencé dans les années 1930. Pourtant, la fin de la guerre vient assombrir le tableau. Les lecteurs retrouvent leurs « beaux » livres européens. La concurrence est forte et le livre d'ici y perd des plumes.

Ne pouvant faire face à cette concurrence, pour des raisons d'ordre économique surtout — petit tirage à cause de la diffusion restreinte et qualité inférieure des ouvrages — quelques maisons canadiennes d'édition disparaissent ou se désintéressent du secteur des livres pour enfants, d'autres maisons continuent à produire des livres pour les jeunes, de façon intermittente et dans des conditions telles que la qualité des ouvrages pour jeunes se trouve fréquemment sacrifiée¹⁰.

Cette difficulté aura toutefois un effet bénéfique en ce sens qu'elle obligera la littérature de jeunesse d'ici à s'ajuster aux nouvelles tendances sociales : elle lui demandera de délaisser le discours moralisateur et la valorisation de l'histoire pour se mettre au goût du jour, se parer d'attraits nouveaux.

LES ANNÉES 1950

Un certain renouveau : la littérature de plus en plus au service des lecteurs et de moins en moins au service d'une cause

Les années 1950 sont marquées par des bouleversements dans le livre de jeunesse : un rajeunissement des auteurs et des éditeurs entraîne de nouvelles valeurs. Selon Louise Lemieux, « on assiste, au cours des années 1954 à 1964, à un véritable essor de la littérature de jeunesse canadienne-française ¹¹ ». En effet, dans les années cinquante, il y a une amélioration sensible de la qualité matérielle des livres pour la jeunesse et de leur contenu, mais il est clair que l'édition pour la jeunesse n'est pas considérée comme très rentable. En 1959, Guy Boulizon publie un article où il affirme que l'édition du livre pour la jeunesse est dans une situation précaire.

L'édition du livre de jeunesse au Canada est un des problèmes les plus aigus qui soient et, sur le plan de la refrancisation, un des plus délicats à résoudre, car il met en jeu des intérêts légitimes et des susceptibilités de toutes sortes. L'expérience des années passées montre combien les échecs sont nombreux et retentissants...

[...] Mais à l'heure actuelle, toute édition d'un nouveau livre pour la jeunesse est une aventure. Cela n'est pas normal ; commercialement et les uns après les autres, les éditeurs perdront le goût d'être des aventuriers ¹².

Les lecteurs des années 1950 sont moins courtisés qu'avant par les regroupements idéologiques. On leur offre par la lecture l'occasion d'apprendre, de parfaire leurs connaissances générales (sciences, nature, etc.).

Les genres et les collections

Les sciences naturelles côtoient le récit d'aventures, le livre de *Connaissances usuelles* et les contes illustrés. Les thèmes de l'amitié, de l'amour et de l'aventure sont mis à l'honneur. La science-fiction et l'étude psychologique prennent place dans les romans. La poésie et le théâtre font des percées dans la littérature pour la jeunesse.

Les noms des collections qui voient le jour pendant cette décennie sont moins près de l'histoire nationale que ceux des années 1930 et 1940. Chez Fides, par exemple, on trouve les collections *Alfred*, *La grande aventure*, *Contes et aventures*. À la Librairie générale canadienne,

les collections qui naissent dans les années 1950 sont intitulées *Collection enfantine*, *Fleur de lys* ou *Les aventures merveilleuses*, *Rayon d'or* et *Primevère*.

Conclusion

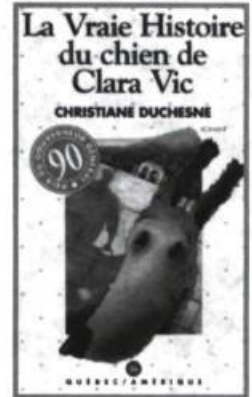
Après avoir servi la cause nationaliste au début du siècle jusqu'aux années 1940, la littérature de jeunesse a un peu délaissé la morale pour devenir plus ludique, plus souple aussi.

On peut dire que c'est à partir des années 1950 que la littérature pour la jeunesse s'est réellement tournée vers la jeunesse, c'est-à-dire que c'est à partir de ce moment qu'elle s'est mise au service du lecteur d'abord, et qu'elle a cessé d'être au service d'une cause, d'une idéologie.

* Professeure de littérature au Collège de Sherbrooke

Notes et références bibliographiques

- 1 Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, t. II : 1900-1939, Montréal, Fides, 1980, p. XI-LXIX.
- 2 Sylvain SIMARD, « La production culturelle », *Histoire du Québec contemporain/ De la confédération à la crise*, coll. « Boréal Compact », Montréal, Boréal, 1981, p. 625.
- 3 François LANDRY, « Le livre de récompense canadien-français, conformité et valorisation de la conformité : Beauchemin et sa "Bibliothèque canadienne" », *La culture inventée : les stratégies culturelles aux 19^e et 20^e siècles*, Institut québécois de recherche sur la culture, 1992, p. 57.
- 4 Albert LÉVESQUE, « L'éducation nationale par le livre », *Almanach de la langue française 1934*, Montréal, éd. Albert Lévesque, Librairie d'action canadienne française ltée, 1935, p. 158.
- 5 Eugène ACHARD, conférence prononcée devant le Cercle pédagogique des Instituteurs du District Nord de Montréal, s.d., [la conférence date sans doute de mai 1927], n.p., [f. 2], Archives nationales du Québec à Montréal.
- 6 *Ibid.*, [f. 7].
- 7 La loi Choquette, votée en 1925, crée un nouveau champ de distribution dans le réseau scolaire en favorisant l'arrivée d'ouvrages canadiens pour la jeunesse comme livres de récompense. L'État a ainsi joué un rôle important en promulguant en 1925 une loi provinciale qui exigeait que les commissions scolaires emploient « à l'achat des livres canadiens la moitié du montant affecté à l'achat des prix ».
- 8 Jeanne SAINT-PIERRE, « Ce que lisent les jeunes au Canada », *Le livre de l'année 1952*, Montréal, Grolier, 1952, p. 168-169.
- 9 Jacques MICHON, « L'édition littéraire au Québec, 1940-1960 », EN COLL., *L'édition littéraire au Québec de 1940 à 1960*, coll. « Cahiers d'études littéraires et culturelles », n° 9, Sherbrooke, Université de Sherbrooke, 1985, p. 16.
- 10 Louise LEMIEUX, *Pleins feux sur la littérature de jeunesse au Canada français*, Montréal, Leméac, 1971, p. 93.
- 11 *Ibid.*, p. 94.
- 12 Guy BOULIZON, « La littérature de jeunesse au Canada français », *Vie française*, vol. 13, n° 5-6, (janvier-février 1959), p. 185-186.



CHRISTIANE DUCHESNE

En 1976, elle illustre et écrivait des albums tout à fait hors des sentiers battus. Vous souvenez-vous de *Lazaros Olibrius*, le mouton grec ? Ou bien du *Serpent vert*, à la recherche d'amis ? À moins que ce ne soit *L'oiseau*, *le loup* et *le violoncelle* qui ait marqué vos souvenirs... En 1984, l'illustratrice devenait romancière pour notre plus grand bonheur ! Depuis, on la suit avec *Gaspard sur le chemin des montagnes*. Mais c'est *La vraie histoire du chien de Clara Vic* qui l'a révélée comme une écrivaine au talent certain : *Le voyage de Bibitsa*, puis les folles tendres des vieux époux, *Berthold et Lucrèce*, sans compter *Les péripéties de P.*, *le prophète* ou des aventures drôles des petits Tordus...